

LA PERSONNE HUMAINE: ESPOIR OU DESESPOIR?

Brian Thorne

Une des critiques de Carl Rogers et de son oeuvre, faite à plusieurs reprises, est qu'il avait une perception naïvement optimiste de la nature humaine. Il est accusé de ne pas être parvenu à reconnaître la réalité du mal et de ne guère porté attention au « côté sombres de la personnalité humaine. Un article non publié (des années 1960) qui parut finalement dans le Journal of Humanistic Psychology (Journal de Psychologie Humaniste), tenta d'anticiper de telles critiques:

Je n'ai pas une perception béate de la nature humaine. Je suis tout à fait conscient que par attitude défensive et peur intérieure les individus peuvent se comporter, et se comportent vraiment, en étant horriblement destructeurs, immatures, régressifs, anti-sociaux, blessants. Pourtant, une des parties très rafraîchissante et vivifiante de mon expérience est de travailler avec de tels individus et de découvrir les tendances à se diriger fortement de façon positive qui existent en eux, comme en nous tous, aux niveaux les plus profonds. (Rogers)

Ceci est une déclaration sans compromis car elle extrapole à partir des expériences thérapeutiques de Rogers et attire l'attention sur une vérité universelle. Les mots « *comme en nous tous* » ne laissent aucun doute quant au fait qu'il croyait que tous les êtres humains « *aux niveaux les plus profonds* » sont motivés pour avancer de façon positive, constructive, et socialement créative. En même temps, toutefois, il citait « *l'attitude défensive et la peur intérieure* » comme des causes puissantes pour qu'un comportement puisse être tout sauf positif et susceptible de mettre la vie en valeur. La déclaration, en effet, soulève des questions qui demandent des réponses. Qu'entend-on, pourrions-nous légitimement demander, par les « *niveaux les plus profonds* » et qu'est-ce qui conduit à une « *attitude défensive et une peur intérieure* » et qui peut déformer et pervertir la tendance innée vers une vie créative et constructive?

Le concept de Rogers de la tendance fondamentale à se développer (the actualizing tendency) est une métaphore d'une grande richesse. Par celui-ci, il a posé comme principe que c'est une force motivante unique qui, si il lui est donné plein accès, conduit une personne vers l'accomplissement unique de sa version unique d'humanité totale. C'est la métaphore parfaite pour inspirer une vie dont « *l'unique but est de grandir* ». Plus tard Rogers inventa l'expression « *the formative tendency* » - la tendance formatrice - pour exprimer la même notion d'énergie motivante telle qu'elle est appliquée à l'ensemble de l'ordre créé. Les métaphores sont remarquablement opportunes dans le contexte d'un modèle évolutionniste tant de l'être humain que de l'univers. La parapsychologue, Rhea White, exprime un autre aspect du même modèle quand elle écrit: « *Je pense que l'aspect le plus viable des humains est que, à la fois en tant qu'espèce et en tant qu'individus, qu'importe quand, où ou combien de temps nous vivons, nous sommes des créatures inachevées. En outre, cela n'est pas notre malédiction mais notre gloire* » (White 1997).

Aussi riches que soient les métaphores de la tendance fondamentale à se développer et la tendance formatrice, elles ne saisissent pas le fait que, soit les êtres humains, soit le monde de la nature sont liés de façon fondamentalement intime. Il est évident à partir de son exploration minutieuse de la relation thérapeutique que Rogers, de fait, considérait vraiment l'être humain comme, par définition, relationnel mais cela n'est pas suffisamment évoqué par la métaphore apparemment non-relationnelle de la tendance fondamentale à se développer. Effectivement, cette faille est si grave qu'elle a conduit à l'accusation, non rare, que la thérapie centrée sur la personne peut occasionner le développement de monstres égoïstes qui se préoccupent uniquement de ce à

quoi ils pensent, de ce qu'ils sentent, désirent ou de ce dont ils ont besoin en tenant peu ou pas du tout compte des conséquences ou des autres personnes. Récemment, mon collègue, Dave Mearns, et moi-même avons tenté de secourir la tendance fondamentale à se développer de son interprétation purement organismique et non-relationnelle en introduisant l'idée de « médiation sociale » (Mearns et Thorne 2000). Nous sommes en train de suggérer par ce concept que la tendance fondamentale à se développer peut seulement être totalement atteinte, et de ce fait totalement digne de confiance lorsque son énergie motivante est tempérée par la réflexion consciente de l'individu sur les implications de celle-ci pour ses relations sociales et la vie de la communauté plus large. Une telle tendance fondamentale à se développer socialement modifiée fait honneur, croyons-nous, à la fois à l'être organismiquement unique de l'individu biologiquement séparé et à la vie intra et interpersonnelle de la personne essentiellement relationnelle qui, en tant qu'être psychologique, a une aptitude à une conscience toujours plus grande. Cette façon élaborée de voir la tendance fondamentale à se développer n'ébranle pas la conviction de Rogers qu'elle est la seule force motivante pour la croissance mais, en même temps, elle reconnaît fermement que la conscience de soi et l'interdépendance relationnelle sont des caractéristiques essentielles de l'être humain et ne sont donc pas, par définition, opposées à la tendance fondamentale à se développer mais ont besoin d'être intégrées, de façon réfléchie, à ses incitations si ces dernières doivent s'avérer acceptables et dignes de confiance. En pratique, ceci peut conduire à un comportement divergent dans n'importe quel groupe de personnes parce que leurs histoires de vie sont uniques. Là où une personne, par exemple, peut avoir besoin de rejeter le contrôle oppressif et étouffant de pressions parentales afin de se rapprocher de son épanouissement unique, une autre personne peut avoir besoin d'entendre la préoccupation affectueuse et authentique de parent ou d'ami si elle ne veut pas se comporter de façon auto-destructive. Qui plus est, la tendance fondamentale à se développer, ainsi modifiée, peut murmurer des messages différents à des périodes différentes de la vie d'une personne. La personne jeune, par exemple, peut ressentir le désir de suivre une ligne de conduite ou un style de vie particulier mais sait qu'elle ne pourrait endurer l'anxiété ou la condamnation qui s'ensuivrait. Les années passant, toutefois, ce qui était impossible devient un défi qui peut être accepté de plein gré et courageusement. Peut-être est-il possible, en retravaillant des concepts-clefs tels que la tendance fondamentale à se développer de défendre Rogers contre certaines des attaques les plus virulentes envers sa soi-disant naïveté. Toutefois, sa propre réponse était toujours de citer le témoignage de son expérience thérapeutique et c'est vers celle-ci que maintenant nous nous tournons.

Rogers avait une grande foi dans la validité de son expérience personnelle et croyait que, en dernière analyse, il ne pouvait y avoir pour lui de meilleur guide pour vivre une vie humaine. C'est une déclaration dangereuse allant d'une réponse personnalisée à endosser le statut d'un dicton universel parce qu'elle ne tient pas compte de la personne qui fait l'expérience. Se pourrait-il que ce soit une position défendable, par exemple, de reconnaître l'expérience d'une personne profondément dépressive comme étant son meilleur guide pour vivre, sans parler de l'expérience de quelqu'un qui endure des fantasmes paranoïdes ? C'est sûrement parce que, tragiquement, une personne paranoïde accepta sa perception faussée comme guide pour vivre que des crimes horribles sont parfois perpétrés. Pour la défense de sa perception au fond optimiste de la nature humaine Rogers cite néanmoins son expérience en tant que thérapeute et que facilitateur de groupe à maintes occasions. Il maintient que parmi les personnes avec lesquelles il a travaillé il y a eu des personnes qui étaient violentes, délinquantes et auto-destructrices mais que dans tous les cas, une fois que l'ambiance thérapeutique a été établie, ces mêmes personnes ont donné le témoignage de tendances à se diriger de façon positive et créative. Je trouve cette déclaration convaincante entre autres parce que mon expérience personnelle la confirme fortement. Plus de trente années de pratique thérapeutique m'ont montré que si je peux offrir, de façon constante, à une autre personne les conditions essentielles qu'importe la profondeur de sa blessure et la force de ses poussées auto-destructrices, il y a toutes les chances pour que, progressivement, un mouvement positif ait lieu et qu'elle commence à étreindre l'espoir qui vient avec l'acceptation de soi. Je suis, toutefois, conscient que presque tous mes clients ont choisi de venir me voir et que, lorsque cela n'a pas été le cas - à quelques notables exceptions près - il ne s'est habituellement pas avéré possible de rester en relation assez longtemps

pour que le processus de transformation se mette en route. Pour Rogers il serait également vrai de dire que la vaste majorité de ses clients et des membres de groupe « *venaient d'eux-mêmes* » et qu'il écrit peu au sujet de ceux pour qui ce n'était pas le cas. Le vaste projet de recherche sur les patients « *schizophrènes* » vivant en institution qui fut mené pendant les années où Rogers était dans le Wisconsin fut peu concluant dans ses résultats quant à l'efficacité de la thérapie centrée sur la personne bien que l'on doive se souvenir que Rogers lui-même n'était pas personnellement impliqué comme thérapeute pour la plupart de ces patients « *involontaires* ». Qui plus est, le doute a été jeté sur la compétence et même sur l'orientation thérapeutique de certains de ces praticiens qui participaient au projet.

En résumé, on peut, peut-être, présenter des arguments pour déclarer que l'expérience de Carl Rogers, de Brian Thorne et sans aucun doute d'autres thérapeutes centrés sur la personne avec des clients qui venaient de par eux-mêmes attire, de façon écrasante, l'attention sur la conclusion que les êtres humains ont une tendance innée à se développer de façons positives. Le fait démontrable que cela n'arrive pas à d'innombrables personnes qui n'ont pas le privilège de suivre une thérapie centrée sur la personne avec des praticiens expérimentés peut simplement être attribué à leur « *attitude défensive et à leur peur intérieure* » qui les empêchent d'accéder à leurs « *niveaux très profonds* ». Il serait logique de déduire d'une telle estimation que le monde serait un lieu meilleur et que la nature humaine aurait une bien meilleure chance de révéler sa vraie gloire s'il y avait davantage de thérapeutes centrés sur la personne parmi ceux qui reconnaissaient la gravité de leurs responsabilités existentielles et avaient la compétence de les endosser. Il est tentant de rejeter une telle analyse comme à la fois désespérément idéaliste et ridiculement arrogante mais je souhaite résister à la tentation et courir le risque d'être tenu pour un idiot prétentieux en réfléchissant davantage à la question. Après tout, qu'est-ce qui est offert comme diagnostic et comme remède pour que la condition humaine progresse ?

Le diagnostic est franchement désastreux. Il est suggéré que nous sommes, pour la plupart, des créatures effrayées et défendues qui ont peu de sens de leur propre valeur. Nous sommes arrivés à cette situation principalement à cause de la façon dont les autres nous ont traités et à cause de la sorte de société que nous avons créée. Nous passons la plupart de notre temps en ayant peur d'être jugés et condamnés et en essayant de gagner un minimum d'approbation pour consolider notre précaire estime de nous-mêmes. Nous pouvons même atteindre le point où nous abandonnons tout à fait et tombons dans la dépression ou décidons, littéralement ou métaphoriquement, de nous détruire nous-mêmes et le reste du monde avec nous. Même ceux à qui on a donné un meilleur jeu - comme ceux que Maslow décrivait à la fin de sa vie - peuvent souvent être submergés par le côté destructeur et absurde du monde qui les entoure et tombent dans l'indifférence ou dans un désespoir impuissant.

Le remède à cette situation se trouve dans deux croyances essentielles et dans la façon d'être qui en découle. La première croyance est que tout être humain est d'une infinie valeur avec, de façon innée, une tendance fondamentale à se développer qui, si il lui est donné accès et si il lui est fait confiance, peut mener à l'épanouissement d'une humanité façonnée de façon unique. La seconde croyance est que nous avons une aptitude à établir des relations avec nous-mêmes et avec les autres d'une façon telle que nos différences uniques peuvent être célébrées et que notre vie ensemble peut être améliorée. Nous pouvons nous réjouir, en un seul et même moment, à la fois du fait que nous sommes des personnes uniques et de notre identité commune. De ces deux croyances centrales découle une façon d'être dont le comportement du thérapeute centré sur la personne est un exemple et qui, également, offre un projet de relation humaine et de construction de communauté humaine en général. Ce fut avec passion que Carl Rogers réalisa que ce dont il avait fait l'expérience, et qu'il avait découvert en thérapie, avait de profondes implications pour la vie en général et ceci le conduisit, dans la dernière partie de sa vie, à consacrer tellement d'énergie à la création de communautés et à la recherche de la paix pour le monde.

Je sais que lorsque je suis en train d'être fidèle à ce que je crois en ce qui concerne les êtres humains au cours de mon travail comme thérapeute plutôt que d'être simplement en train de débiter des platitudes dans une salle de conférences, je suis en train de me battre pour être à la hauteur d'une foi et d'une pratique exigeantes :

- Je crois que je suis, et tous les autres avec moi, d'une infinie valeur.
- Je crois que je n'ai pas besoin d'avoir peur de mon monde intérieur et que je dois me battre courageusement pour être en contact avec lui même si ceci est douloureux ou déroutant.
- Je crois que ma tâche est de rester ouvert à l'expérience tant intérieure qu'extérieure.
- Je crois que l'autre mérite ma compréhension et non mon jugement.
- Je crois que comprendre le monde de l'autre et communiquer cette compréhension fait essentiellement partie du fait d'être humain.
- Je crois que la vie contractuelle réduit les êtres humains à être des biens de consommation et que le matérialisme déchaîné détruit l'identité de la personne.
- Je crois que l'acceptation inconditionnelle, tant offerte que reçue, dissipe la peur et ouvre le chemin qui mène à une vie authentique.

L'énormité de cette foi exprimée et avec elle ma conviction mal assurée de sa vérité et de son pouvoir, malgré ses aspirations apparemment utopiques, ramène à ma mémoire avec une surprenante précision le souvenir d'une communauté où une telle foi était vécue et où de soit-disant miracles étaient presque une question de routine. Alors que j'y réfléchis aujourd'hui, je réalise que mon inébranlable espoir en la grandeur potentielle de la nature humaine tient plus qu'un peu à mon expérience privilégiée de Finchden Manor (Burn 1956).

Finchden Manor était une communauté thérapeutique pour des adolescents garçons (bien que quelques filles furent admises vers la fin de son existence) qui fut fondée dans les années 1930 par un remarquable historien de Cambridge transformé en thérapeute appelé George Lyward. Elle fut hébergée dans un manoir construit de façon chaotique à Tenterden dans le Kent et poursuivit son existence encore un an ou deux après la mort de Lyward en 1973. Lyward lui-même ne parlait pas de l'oeuvre de sa vie comme de la création d'une communauté thérapeutique. Il parlait, plutôt, de fournir un lieu d'hospitalité pour ces jeunes qui avaient subi de graves blessures psychologiques au cours de leurs courtes vies et avaient besoin d'un répit (un mot favori) pour respirer et avoir une seconde chance de grandir. Très peu des jeunes résidents qui étaient à Finchden avaient choisi d'être là au sens normal du mot bien que, autant que j'en sois conscient, aucun n'était là sous contrainte ou par obligation. Toutefois, pour beaucoup Finchden Manor était leur dernier espoir. Ils avaient souvent fait l'expérience de toute la gamme des expulsions scolaires, des cliniques de soutien psychopédagogique et des services sociaux et psychiatriques et il n'était pas rare de découvrir une histoire de délinquance (parfois violente) qui, finalement, les avait fait se retrouver devant des tribunaux pour enfants. Il serait tout à fait légitime de les regarder comme la preuve quelque peu convaincante du caractère essentiellement sombre de la nature humaine. Fait étonnant, toutefois, presque tous trouvèrent la guérison et le respect d'eux-mêmes et un bon nombre d'entre eux devinrent certains des membres les plus distingués et les plus créatifs de leur génération. Finchden Manor générait une énergie transformatrice qui justifiait la foi de Rogers dans la tendance fondamentale à se développer dans certaines des façons les plus spectaculaires que l'on puisse imaginer. Voir la métamorphose progressive d'un jeune rempli d'amertume, qui se déteste et est gratuitement délinquant en un jeune homme dynamique, intellectuellement et émotionnellement raffiné ayant grandement réussi devait témoigner d'un étonnant voyage allant du désespoir à l'espoir, du fait de se diffamer au fait de s'affirmer avec maturité.

Avant que je lui aie fait connaître les idées de Carl Rogers, je ne suis pas sûr que George Lyward ait même entendu parler de lui. Il avait certainement peu de temps pour les théoriciens très psychologues et son point de vue sur la psychiatrie conventionnelle était assez impubliable. Toutefois, pour moi, il était possible de voir que le secret qui était au coeur de Finchden Manor se trouvait dans la capacité de Lyward de vivre la théorie et la pratique de la thérapie centrée sur la personne avec une rigueur stupéfiante. Il n'utilisait rien de ce jargon mais son langage personnel

parlait des mêmes vérités. Il voyait les garçons qui venaient à Finchden comme les victimes de ce qu'il appelait « la vie contractuelle ». Il voulait dire, par cela, qu'ils ne pouvaient gagner l'approbation en réalisant des contrats établis par d'autres. Il parlait du « *Je t'aimerai si...* » syndrome qui n'avait pas à être exprimé clairement pour avoir une influence ébranlante de façon envahissante dans la vie d'une jeune personne. En bref, il y avait une absence totale d'inconditionnalité dans ce dont ils ont fait l'expérience. Lyward parlait aussi fréquemment de la « tyrannie de l'impartialité » : par cela il voulait dire que parents, enseignants et autres se souciaient, souvent, tellement d'être équitables et de ne pas avoir de favoris qu'ils en omettaient totalement d'honorer l'identité unique de la jeune personne et de consacrer le moindre de leur temps à comprendre leur monde intérieur.

En conséquence, aucune expérience d'authentique confirmation ou de compréhension empathique n'avaient lieu. Plus que tout, Lyward voyait que ses jeunes qu'il avait en charge avaient grandi dans un monde peuplé par des adultes qui pour la plupart ont envoyé des signaux déroutants qui ont laissé leurs enfants perplexes et incapables de prévoir comment se comporter afin de gagner l'approbation. C'était un monde habité par l'hypocrisie, l'incohérence et le chantage émotionnel se faisant passer pour de l'amour. Ce n'est pas étonnant que dans un environnement émotionnel aussi imprévisible une jeune personne s'effondre ou ait recours à la délinquance comme une tentative désespérée qui veut attirer l'attention sur sa peur intérieure et l'état d'abattement dans lequel il se trouve. Fait alarmant, les parents dans de tels cas avaient souvent peu ou pas conscience de leur propre comportement et de ses conséquences dévastatrices et parlaient de n'avoir voulu que ce qui était le meilleur pour leur enfant ou de lui avoir donné « tout ce qu'il demandait ». Dans le jargon de la thérapie centrée sur la personne, les parents étaient coupés du déroulement de leur propre expérience et, en conséquence, se trouvaient dans un état de non-congruence et incapables d'offrir aux autres une authenticité fiable.

Lorsqu'un adolescent arrivait à Finchden Manor il découvrait à sa stupéfaction un environnement sans exigences. Il n'y avait pas d'insistance à vouloir que des objectifs soient atteints ou que des niveaux soient satisfaits et aucun privilège particulier ne pouvait être gagné par le fait de chercher à gagner la faveur. Il semblait que tout ce qui était requis c'était un empressement à être honnête et à ne pas faire semblant. D'abord terrifiant parce que si totalement inhabituel, cet environnement progressivement amenait un niveau de relaxation et une diminution de la peur du jugement ce qui permettait à la jeune personne de s'arrêter et de s'écouter. Elle découvrait alors que Lyward et son équipe et, peut-être plus important encore, que ses compagnons de pension s'intéressaient, de fait, à ce qu'elle découvrait. Finchden était un lieu où il était possible de ne pas se lever avant midi (bien qu'alors vous ne puissiez escompter un petit déjeuner), de flâner dans les parcs sans que l'on vous pose des questions, de persuader d'autres de jouer au cricket si vous le voulez et de vous retrouver de façon tout à fait inattendue dans une conversation profonde avec quelqu'un à propos de la douleur d'avoir une mère malheureuse ou harcelante. Après une ou deux années vous pourriez même découvrir que vous étiez devenu intellectuellement insatiable et aviez besoin d'étudier pour passer un baccalauréat. Bien sûr, Lyward était le toujours présent (même lorsqu'il était absent) génie du lieu. Son aptitude à offrir une confirmation inconditionnelle, à entrer dans les mondes intérieurs de ceux qui l'y invitaient et à être à tous moments authentique dans ses relations avec les autres - même jusqu'à exprimer, à l'occasion, une colère noire - tout ceci était contagieux, souvent à un niveau inconscient, et conduisait à la création d'une communauté où aimer et être aimé étaient expérimentés comme faisant partie de la même activité. Qui plus est, il devint rapidement évident, même pour le jeune le plus solitaire et le plus étranger, qu'il avait la capacité et le besoin d'aimer aussi bien que le besoin d'être aimé et qu'il était acceptable dans les deux rôles.

Le travail de George Lyward pendant plus de 40 ans et la remarquable réussite de Finchden Manor à tirer d'une vie d'amer dénigrement de soi des adolescents traumatisés servent à renforcer davantage encore la croyance dans la capacité fondamentale des êtres humains à vivre avec créativité et espoir une fois que leur est donnée l'opportunité d'accéder au cœur de leurs propres natures. L'étonnante oeuvre réalisée par Lyward fait qu'il est difficile d'accepter que certaines personnes soient fondamentalement motivées par le désir de se détruire et de détruire d'autres

personnes même si une grande partie de leur comportement avait auparavant paru aller inexorablement dans cette direction. Juste comme les clients de Carl Rogers et les miens fournissent une preuve écrasante de la résilience et de la créativité humaines encore plus les « invités » traumatisés, pleins de colère et auto-punitifs démontrent vraiment la capacité de l'esprit humain à renaître à un nouvel espoir et à de nouvelles possibilités. Le facteur déterminant, semble-t-il, est la qualité de la relation qui leur est offerte ainsi que la chance de découvrir leur aptitude innée à aimer. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Finchden Manor avait toujours une population fixe de chiens, de chats et d'autres animaux. Il est souvent plus facile, au départ, d'aimer un animal passionnément et de trouver cet amour accepté et donné en retour qu'il l'est de prendre le risque d'être rejeté par un être humain lorsque l'expérience a confirmé que ce prétendu amour est habituellement blessant, manipulateur et exigeant.

Suis-je en train de retourner par la route tortueuse de Finchden Manor à la conviction que la nature humaine est essentiellement positive dans la mesure où la chance de s'épanouir lui est donnée? Si je veux être fidèle à ma propre expérience, je me retrouve, à la fin, sans d'autre alternative que d'embrasser cette conviction. Que vais-je faire, alors, de ces personnes confirmées et talentueuses dont Abraham Maslow désespérait sans parler d'un phénomène tel que le très diffamé Adolf Hitler qui, de manière prévisible, est dépeint comme la preuve ultime du mal humain ? Il serait simplement possible de rejeter Hitler et d'autres remarquables tyrans meurtriers comme des exceptions à la règle générale et les personnes apathiques et aimées de Maslow comme les victimes non de leur propre nature mais de l'écrasante négativité dont elles étaient entourées. Mon expérience de Finchden Manor et certaines de mes rencontres les plus exigeantes avec des clients me conduisent à de plus amples réflexions qui ont reçu le soutien de ma récente lecture d'une étude massive éditée par Ronald Rosenbaum sur les origines du mal d'Hitler (Rosenbaum 1998).

Le résultat de l'entreprise limitée et détaillée de Rosenbaum est essentiellement peu probante. Diverses hypothèses sont avancées et, bien que certaines soient plus convaincantes que d'autres, aucune ne sont suffisantes pour expliquer l'énormité de la malveillance d'Hitler et de ses entreprises délibérément meurtrières. Le mystère est, de façon presque certaine, insoluble et demeurera comme une sinistre énigme pour les historiens et les psychologues pour toujours. Je fus, toutefois, frappé par un fait significatif. Il semblerait que, bien qu'Hitler, manifestement, ait été admiré et pratiquement adoré par des milliers de personnes - beaucoup connues de lui personnellement - on ne rapporte pas d'occasion où son propre amour ait été accueilli et profondément désiré. Au contraire, il y a une certaine évidence qu'une perversion sexuelle particulièrement déplaisante contamina ses relations intimes et conduisit au suicide ou au meurtre de la seule femme qu'il aima sincèrement. Hitler n'a jamais échappé à la solitude: au summum de sa puissance il restait un étranger.

Le pouvoir de guérison de Finchden Manor résidait dans sa capacité à neutraliser précisément une telle situation de séparation. Lyward autrefois remarqua que la première fois qu'il se tint debout face à une classe d'enfants il devint conscient qu'ils étaient tous, lui et eux, fondamentalement liés: ils étaient membres les uns des autres. Il s'ensuivit de cette prise de conscience que personne n'était de trop et que chacun à la fois transmettait et recevait une énergie qui confirmait leur valeur. Finchden Manor, d'une manière ou d'une autre, illustre cette compréhension fondamentale de la condition humaine. En conséquence, chaque membre de la communauté arrivait progressivement à prendre conscience que son affection était non seulement nécessaire mais aussi appréciée et que sans elle la communauté était appauvrie. Pour un garçon de Finchden être accepté était merveilleux mais découvrir qu'accepter et apprécier les autres était vital pour le bien-être de la communauté signifiait la fin de la situation de séparation.

Lorsque je pense à certains des clients que j'ai rencontrés au cours de ma longue carrière de thérapeute, et qui représentaient le plus un challenge, je sais que la plupart d'entre eux ont requis que j'accepte leur amour. Ne pas le faire serait envoyer le message que leur affection - même si elle est imparfaite ou possessive ou exigeante - était essentiellement destructrice et, un tel jugement, même déguisé de manière subtile, serait les condamner à une situation de séparation permanente et au sentiment qu'ils ne méritent pas de faire partie de la famille humaine. Pour dire les choses de

manière concise et sans ambages, je conclus à partir des réponses affectueuses mais souvent difficiles de la part de mes clients, à partir de la remarquable interdépendance de la communauté Finchden et à partir du caractère apparemment pervers et inacceptable de l'affection d'Hitler que la nature humaine est en effet positive et digne de confiance si l'occasion de s'épanouir lui est donnée. Ne pas être capable d'aimer, toutefois, ou avoir son amour rejeté ou condamné c'est garantir qu'un tel épanouissement n'a pas cette occasion. Au contraire, confirmé dans le rôle de l'étranger en situation de séparation, de celui qui aime et qui est rejeté - aussi compréhensible et prévisible que soit le rejet - est en danger de devenir le contraire même de ce qu'il est tout à fait capable d'être. Se pourrait-il que l'espoir pour l'évolution de la race humaine dépende d'une aptitude à saisir les mouvements de l'amour en nous-mêmes et chez les autres et à garantir qu'ils ne seront jamais dilapidés aussi difficile qu'il puisse être de leur donner expression ou de les recevoir sans peur?

Brian Thorne

Chapitre 2 de 'The Mystical Power of Person-centred Therapy' P. 9 - 17.